

LE PATIENT ZÉRO

TOME 2

# GRIPPE



CTATACCCCTTCATCTCCTCGAAGA-GCTTCCTTATAAGACCCCC

Patrice HUETZ

# Le Patient Zéro — Grippe

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# Un An Plus Tard

*« L'humanité est un jardin. Sans taille, il s'étouffe. Nous serons les jardiniers. »* — Edmund Blackwood, Fondateur du Jardin, 1847

---

Le bureau de Marcus Favre avait changé. Ce qui n'avait été qu'un espace fonctionnel au sixième étage du bâtiment principal de l'OMS à Genève — une pièce anonyme, identique à des centaines d'autres dans ce labyrinthe bureaucratique — s'était transformé en quartier général d'une guerre silencieuse. L'air y stagnait, lourd de café réchauffé et de papier vieilli, imprégné de cette odeur particulière que prennent les lieux habités trop longtemps par une seule obsession.

Les murs disparaissaient sous les cartes, les chronologies, les photos reliées par des fils rouges. Un tableau de liège occupait tout le pan nord, couvert d'épingles multicolores — chacune représentant un site, une date, une mort suspecte. Des Post-it jaunes et orange couvraient les interstices, chargés de notes griffonnées à trois heures du matin, quand le sommeil refusait de venir et que les connexions surgissaient dans la fatigue comme des éclairs dans un ciel noir. Au centre de cette toile d'araignée, une photo floue : un homme aux épaules larges, le visage marqué par des cicatrices de variole. Viktor Volkov. Dahlia. Le Jardinier russe. L'homme qui, selon les informations que Marcus avait rassemblées, supervisait les «

opérations spéciales » du Jardin — les éliminations ciblées, les assassinats déguisés en accidents ou en maladies.

Marcus se tenait devant la fenêtre, une tasse de café froid à la main. L'amertume du breuvage oublié imprégnait ses doigts d'une pellicule tiède. Dehors, le lac Léman miroitait sous le soleil pâle de janvier 2025, ce soleil d'hiver suisse qui donnait l'illusion de la chaleur sans jamais la délivrer vraiment. Les Alpes se découpaient au loin, impassibles, éternelles — indifférentes aux drames microscopiques qui se jouaient dans les veines de l'humanité. Un an. Trois cent soixante-cinq jours depuis qu'il avait découvert l'existence du Jardin. Depuis qu'il avait compris que la mort de Léa n'était pas un accident statistique mais un assassinat chirurgical. Depuis que sa vie avait basculé dans un cauchemar éveillé dont il ne pouvait plus sortir.

Il avait quarante-six ans maintenant. Ses cheveux avaient viré au gris presque entièrement, comme si les mois écoulés avaient absorbé toute la couleur de son être. Les cernes sous ses yeux étaient devenus permanents, creusant des sillons dans un visage qui avait perdu toute trace de douceur. Son corps s'était durci aussi — il avait repris l'entraînement physique avec une intensité qui inquiétait les médecins de l'OMS, développant une musculature sèche, fonctionnelle, celle d'un homme qui se préparait au combat.

Mais c'étaient ses yeux qui avaient le plus changé. Ces yeux gris-bleu qu'il avait hérités d'un homme qu'il ne connaissait pas encore vraiment — son grand-père Heinrich, officiellement mort depuis 1998, mais dont la présence fantomatique planait sur chaque découverte — brûlaient maintenant d'une flamme nouvelle. La culpabilité qui les avait voilés pendant des mois s'était muée en quelque chose de plus dur. De plus dangereux.

La rage.

Son téléphone sécurisé vibra sur le bureau — un Faraday modifié, chiffrement militaire, acheté au marché noir à un ancien du Mossad. Marcus posa sa tasse et consulta l'écran. Un message d'Elena.

*Résultats confirmés. La signature est présente. RDV 14h au labo. C'est historique.*

Il relut le message trois fois, savourant chaque mot comme un homme assoiffé savoure les premières gouttes de pluie. « La signature est présente. » Six mots qui changeaient tout. Six mots qui confirmaient ce qu'ils soupçonnaient depuis des mois. Son pouls s'accéléra — il le sentit battre à ses tempes, dans son cou, un tambour de guerre qui résonnait jusque dans ses doigts crispés sur l'appareil.

La salle de réunion secrète se trouvait deux niveaux sous le bâtiment principal, dans une section officiellement désaffectée depuis la rénovation de 2019. Un couloir oublié où l'humidité suintait des murs en béton brut, une porte condamnée dont Marcus avait changé la serrure lui-même un dimanche de février, un escalier de service que plus personne n'empruntait et dont les marches métalliques gémissaient sous chaque pas comme pour dénoncer l'intrus. L'air y sentait la cave — le renfermé, la poussière ancienne, le secret. Marcus y avait installé son véritable centre d'opérations, loin des regards et des oreilles de l'institution qui l'employait officiellement.

Trois écrans géants affichaient des données en continu. Sur le premier, une carte mondiale parsemée de points rouges — les épidémies suspectes des cinquante dernières années, chacune annotée avec des notes manuscrites. Sur le deuxième, un arbre généalogique complexe, celui des familles fondatrices du Jardin, reconstitué patiemment à partir de dizaines de sources disparates. Sur le troisième, des séquences génétiques qui défilaient, chacune marquée par la même anomalie : quarante-sept nucléotides qui ne pouvaient pas exister naturellement.

La signature du Jardin. Leur marque de fabrique. Leur orgueil et leur erreur.

En un an, Marcus avait construit un réseau. Pas un réseau officiel — l'OMS ne pouvait pas savoir ce qu'il cherchait vraiment, car l'organisation elle-même était probablement infiltrée. Mais des

contacts, des sources, des alliés improbables disséminés sur cinq continents.

À Berlin, Elena Hartmann continuait ses analyses génétiques dans les laboratoires de l'Institut Robert Koch, utilisant les équipements officiels pour des recherches officieuses. À Washington, un ancien analyste de la CIA reconverti en consultant lui transmettait des informations classifiées en échange de la promesse que justice serait faite. À Hong Kong, un journaliste d'investigation pistait les mouvements financiers suspects liés aux grandes compagnies pharmaceutiques. À São Paulo, un épidémiologiste brésilien documentait des anomalies dans les taux de mortalité locaux. Et quelque part en Chine, une ombre dont Marcus ne connaissait pas encore le nom l'avait sauvé d'un piège trois mois plus tôt — un tireur mystérieux qui avait abattu deux hommes sur le point de l'éliminer lors d'une mission de reconnaissance.

Marcus s'assit devant les écrans, le cuir usé de la chaise de bureau grinçant sous son poids, et ouvrit le dossier qu'Elena lui avait envoyé la veille. Les échantillons de la grippe espagnole de 1918 — des fragments de tissu pulmonaire prélevés sur des cadavres conservés dans le permafrost de l'Alaska en 1997, ainsi que des lames histologiques provenant des archives de l'Army Institute of Pathology à Washington — avaient enfin été analysés avec les nouvelles techniques de séquençage de troisième génération qu'Elena avait développées. Un protocole révolutionnaire, capable de lire des brins d'ARN dégradés par plus d'un siècle de décomposition moléculaire.

Les résultats étaient là, noir sur blanc. Indiscutables.

La signature des quarante-sept nucléotides.

La même que dans le choléra de 1854. La même que dans le virus qui avait tué Léa. Identique à l'angström près, comme un cachet apposé sur un document officiel. Cent sept ans d'écart, des milliards de mutations naturelles entre les deux souches, et pourtant cette

séquence demeurait intacte, préservée, voulue. Un acte de vanité scientifique qui traversait les siècles.

Avant de partir pour le laboratoire, Marcus fit ce qu'il faisait chaque jour depuis un an. Il ouvrit le tiroir de son bureau — le tiroir qu'il n'avait jamais montré à personne — et en sortit une photo encadrée.

Léa. Huit ans pour toujours.

La photo avait été prise lors de son dernier anniversaire, six mois avant sa mort. Elle portait une robe à fleurs que Sarah lui avait offerte, celle avec les tournesols sur fond blanc. Ses cheveux châains étaient attachés en couettes, comme elle les préférait. Son sourire édenté — deux dents de lait perdues coup sur coup — illuminait son visage. Et ses yeux — les mêmes yeux gris-bleu que Marcus, que son père, que son grand-père — brillaient de cette joie pure que seuls les enfants possèdent vraiment.

Marcus toucha le verre du cadre, comme s'il pouvait atteindre sa fille à travers cette barrière transparente.

« Je les aurai tous, ma chérie », murmura-t-il. « Tous. Je te le promets. »

C'était devenu son rituel quotidien. Sa prière laïque. Le serment qu'il renouvelait chaque matin pour ne jamais oublier pourquoi il faisait tout cela.

Il rangea la photo et quitta la salle. Le couloir souterrain était désert, éclairé par des néons blafards qui grésillaient faiblement. Ses pas résonnaient sur le béton nu, créant un écho qui le suivait comme un fantôme.

Un an plus tôt, il était un homme brisé. Un père endeuillé qui noyait sa culpabilité dans l'alcool et les somnifères. Un professionnel respecté qui s'effondrait lentement, poussant Sarah vers le divorce, s'isolant de ses collègues, perdant pied jour après jour. Il avait frôlé le gouffre — les pensées sombres, les nuits blanches passées à fixer le plafond en se demandant si la vie valait encore d'être vécue.

Aujourd'hui, il était autre chose. Quelque chose de plus dur, de plus froid, de plus dangereux. La douleur n'avait pas disparu — elle s'était cristallisée. Elle était devenue son carburant, sa motivation, sa raison d'être.

Le Jardin avait créé un monstre en tuant sa fille.

Et ce monstre allait les dévorer un par un. Cellule par cellule, secret par secret, mensonge par mensonge — jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de leur empire invisible.

Le laboratoire d'Elena Hartmann occupait officiellement tout le troisième étage de l'aile est de l'Institut Robert Koch à Berlin. Mais ce n'était pas là que Marcus la retrouva.

Leur véritable lieu de rencontre se trouvait dans un appartement discret du quartier de Kreuzberg, au-dessus d'un café turc dont le propriétaire ne posait pas de questions. L'appartement avait été transformé en laboratoire clandestin avec des équipements détournés de l'institut — centrifugeuses, séquenceurs, microscopes électroniques, tout ce dont Elena avait besoin pour mener ses analyses en dehors des regards officiels.

Elle avait pris des risques considérables pour monter cette installation. Sa carrière, sa réputation, peut-être sa liberté si les autorités découvraient le détournement de matériel. Mais Elena Hartmann n'était pas femme à reculer devant les risques. Pas depuis qu'elle avait découvert que son propre grand-père, Friedrich, avait été membre du Jardin avant de le trahir et de payer cette trahison de sa vie.

Elle l'attendait devant un écran où dansaient des hélices d'ADN multicolores, les phosphorescences bleues et vertes du logiciel de séquençage se reflétant sur les verres de ses lunettes de protection relevées sur son front. L'odeur familière de l'éthanol et du gel d'agarose flottait dans la pièce, mêlée à celle du café turc qui montait du rez-de-chaussée en effluves épicées. À trente-neuf ans, Elena avait conservé cette élégance allemande qui la caractérisait — cheveux

blond cendré attachés en chignon serré, blouse de laboratoire impeccable même dans ce lieu improvisé, mains gantées de nitrile violet qui manipulaient les pipettes avec une précision chirurgicale. Mais ses yeux verts portaient une fatigue nouvelle, cernés d'ombres qui n'existaient pas un an plus tôt, et une tension permanente crispait ses épaules. Les mois passés à fouiller les secrets du Jardin l'avaient changée, comme ils avaient changé Marcus. Elle avait perdu trois kilos qu'elle ne pouvait pas se permettre, et ses mains tremblaient parfois — imperceptiblement, mais Marcus l'avait remarqué.

« Tu as vu le message ? » demanda-t-elle sans préambule quand il entra.

Marcus hocha la tête. « La signature est là. »

« Pas seulement la signature. » Elena fit défiler les données avec des gestes fébriles. « Regarde la date encodée dans la séquence. Tu te souviens comment ça fonctionne ? »

Marcus se pencha vers l'écran. Les quarante-sept nucléotides formaient un motif particulier, une sorte de code binaire biologique qu'Elena avait appris à déchiffrer au cours de l'année écoulée. Chaque création du Jardin portait sa date de naissance, inscrite dans son ADN comme un tatouage invisible.

« Mars 1918 », lut-il lentement, sentant les poils de ses avant-bras se hérissier. « Trois mois avant l'épidémie officielle. »

« Exactement. » Elena se redressa, et pendant un instant, la scientifique en elle prit le dessus sur la femme épuisée — ses yeux brillèrent de cette excitation que seule une découverte fondamentale peut provoquer. « Le virus H1N1 a été finalisé en mars 1918, mais les premiers cas n'ont été signalés qu'en juin aux États-Unis — une souche grippale d'une virulence sans précédent, capable de déclencher des tempêtes de cytokines mortelles chez des adultes jeunes en pleine santé, l'exact inverse du comportement grippal normal. Et pas au Kansas comme l'histoire officielle le prétend. »

« Ou alors ? »